

naît. Je lui rappelai notre rencontre dans le cimetière de Limmeridge, à l'issue dans ma conférence avec la Femme en blanc, prenant un soin tout spécial de lui remettre en mémoire que, suivant la déclaration d'Anne Catherick elle-même, j'étais celui qui l'avait aidée, après son éviction de l'hospice, à se dérober aux gens qui la poursuivaient.

C'était là mon seul titre à la confiance de mistress Clements. Dès mes premières paroles, elle se rappela les souvenirs que j'invoquais, et me fit entrer dans le salon très-préoccupée de savoir si je lui apportais quelques nouvelles d'Anne Catherick.

Il m'était impossible de lui dire toute la vérité sans entrer en même temps, au sujet du complot, dans des détails qu'il eût été dangereux de confier à un étranger. Je ne pouvais donc que lui expliquer, de façon à éviter pour l'avenir tout reproche de ma propre conscience, que je n'avais pas la moindre espérance de pouvoir la retrouver jamais ; que probablement nous ne la reverrions plus, vivante ; et que, dans cette affaire j'avais surtout à cœur de provoquer la punition des deux hommes que je soupçonnais de s'être entendus pour la faire tomber dans un piège, et qui, de plus, m'avaient causé un tort grave, ainsi qu'à certaines personnes de mes amis.

La pauvre femme, tout d'abord, se trouve trop émue, trop agitée pour comprendre parfaitement ce que je lui disais. Elle m'assurait seulement qu'en retour des bontés que j'avais eues pour Anne Catherick, elle était toute disposée à ne rien céder de ce qu'elle savait. Mais elle ajoutait que n'ayant pas l'esprit très-prompt, ni l'habitude de parler à des personnes étrangères, elle me serait obligée de la mettre en bon chemin, et lui dire par où je souhaitais qu'elle commençât.

Sachant d'expérience que le récit le plus clair à tirer de personnes peu habituées à classer leurs idées, et celui qui

remonte assez loin pour leur épargner l'embarras de revenir, dans le cours de la narration, sur des événements antérieurs à ceux qu'elle embrasse, je demandai à mistress Clements de me raconter, tout d'abord, ce qui avait suivi son départ de Limmeridge ; et à partir de là, par des questions serrées et pressantes, je l'amenai de point en point, jusqu'à l'époque où Anne avait disparu.

Voici, en substance, les informations que je pus recueillir ainsi :

En quittant la ferme de Todd's-Corner, mistress Clements et Anne avaient poussé le même jour jusqu'à Derby, où elles étaient restées à peu près une semaine, à cause de la situation où se trouvait Anne. Elles étaient ensuite parties pour Londres où elles habiteront alors, pendant un an environ, le logement occupé par mistress Clements : des circonstances sans intérêt, relatives à la maison et à son propriétaire, les obligèrent ensuite de changer de résidence.

La peur qu'avait Anne d'être découverte, soit à Londres, soit aux environs, chaque fois qu'elle se hasardait à sortir, avait peu à peu gagné mistress Clements ; elle se décida, en conséquence, à se retirer dans l'un des endroits les plus écartés de l'Angleterre, la petite ville de Grimsby, dans le Lincolnshire, où feu son mari avait passé toute sa jeunesse. Les parents qu'il y avait laissés étaient des gens respectables, bien établis dans la ville ; ils avaient toujours traité mistress Clements avec beaucoup de bienveillance ; aussi avait-elle cru ne pouvoir mieux faire que de se retirer auprès d'eux et d'agir selon leurs avis.

Anne ne voulait pas entendre parler de retourner à Welmingham, auprès de sa mère, parce que c'était de là qu'on l'avait conduite à l'hospice, et parce que sir Percival devait certainement l'y chercher. Cette objection était sérieuse, et mistress Clements comprenait fort bien qu'elle n'en pouvait faire bon marché.

C'est à Grimsby que, chez Anne, s'étaient manifestés les premiers symptômes un peu graves de la maladie dont elle portait le germe. Ils devinrent tout à fait évidents, bientôt après que la nouvelle du mariage de lady Glyde, publié dans les journaux, lui fût ainsi parvenue.

L'homme de l'art qu'on envoya chercher pour soigner la pauvre malade, reconnut immédiatement qu'il s'agissait d'une affection du cœur, déjà fort sérieuse. La maladie dura longtemps, laissa derrière elle une grande faiblesse, et revint bien que moins grave, à mainte et mainte reprise. Les deux femmes en conséquence, restèrent à Grimsby pendant la première moitié de l'année qui venait de commencer, et peut-être y seraient-elles demeurées beaucoup plus longtemps, si Anne, à cette époque, n'avait pris tout à coup le parti hasardeux de retourner dans le Hampshire, afin d'y obtenir de lady Glyde un entretien particulier.

Mistress Clements fit tout son possible pour s'opposer à l'exécution de ce projet inexplicable et périlleux. Sa compagne ne lui donna d'autre explication de ses motifs, si ce n'est qu'elle croyait approcher de sa fin, et qu'elle avait dans l'esprit quelque chose dont il lui fallait, absolument et à tout risque, donner secrètement connaissance à lady Glyde.

Elle était si fermement résolue à l'accomplissement de ce projet qu'elle déclarait vouloir partir toute seule pour le Hampshire, si mistress Clements montrait quelque répugnance à l'accompagner. Celle-ci, cédant à la nécessité, mais non sans prévoir dans l'avenir bien des troubles et des périls, laissa une fois de plus Anne Catherick libre d'agir selon ses inspirations.

En se rendant de Londres dans le Hampshire, mistress Clements découvrit qu'un de leurs compagnons de route connaissait à merveille les environs de Blackwater, et pouvait lui donner, sur cette localité, tous les renseignements dont elle

avait besoin. Elle constata de cette manière que le seul endroit où elles pussent aller s'établir sans se risquer dans le voisinage de sir Percival, était un gros village appelé Sandon. De là aux limites de Blackwater-Park, il y avait environ trois ou quatre milles ; et chaque fois qu'elle était parue dans les environs du lac, Anne Catherick avait dû, aller et retour compris, franchir deux fois cette distance.

Pendant le peu de jours qu'elles avaient passé à Sandon sans y être découvertes, elles vivaient un peu en dehors du village, dans le cottage d'une respectable veuve qui avait une chambre à louer, et dont mistress Clements s'était autant que possible assuré la discrétion, tout au moins pendant la première semaine.

Elle avait aussi lutté de son mieux pour qu'Anne se contentât tout d'abord d'écrire à lady Glyde. Mais le complet avortement de la lettre anonyme, naguère envoyée à Limmeridge, avait inspiré à la pauvre fille l'inébranlable résolution de parler cette fois, et de marcher seule à l'accomplissement de sa mission.

Mistress Clements, néanmoins, la suivit secrètement toutes les fois qu'elle se rendait au lac ; — mais sans se hasarder assez près de l'embarcadere pour être témoin de ce qui s'y passa. Lorsque Anne revint pour la dernière fois de ce périlleux voisinage, la fatigue causée par des courses répétées, dont chacune passait la mesure de ses forces venant se joindre à l'épuisement produit par l'agitation dont elle avait souffert, amena le résultat que mistress Clements n'avait jamais cessé de redouter.

De nouvelles angoisses dans la région du cœur et les autres symptômes qui avaient appelé l'attention du médecin de Grimsby, reparurent à la fois ; Anne fut obligée de garder le lit et de rester enfermée dans le "cottage."

En pareille occasion, il fallait d'abord, — et mistress Clements le savait par expérience, — calmer chez la malade ses